

# Le pont de pierres précieuses

Il y avait en haut de la montagne un berger heureux de garder dans les alpages son troupeau de moutons, de brebis et de vaches. Le berger solitaire passait ses journées tranquillement, un peu toujours de la même manière. Il surveillait ses bêtes. Il regardait les nuages tournoyer dans le ciel et se refléter dans l'eau calme du lac. Il caressait affectueusement son bon chien qui l'aidait dans ses tâches quotidiennes. Il se tenait lui même compagnie en se racontant milles étranges et belles histoires. Il partageait ses pensées avec le bruissement du vent le matin, et avec la beauté des étoiles le soir:

- Ne suis-je pas l'enfant de cette terre ?
- Ne suis-je pas comme cet arbre, immobile et silencieux ?
- Ne suis-je pas comme la lumière du firmament ?

Et ainsi, passaient les jours, les mois et les printemps: le jour marchant paisiblement dans la campagne, et la nuit rêvant de voyages et d'aventures. Ainsi vivait-il doucement et modestement dans une solitude bien remplie.

Il y avait aussi dans la vallée un vieux roi qui avait un jeune fils qui ne faisait que des bêtises. Ce fils indigne cassait tout dans le château, et quand le roi s'inquiétait de la maladresse de son jeune fils, les artisans du village, eux, s'en réjouissaient, parce qu'ils avaient ainsi toujours du travail à réparer les bêtises du fils du roi.

Un jour, le vieux roi apprit que son fils avait cassé le fragile mécanisme du pont levis du château, qu'il avait déchiré le portrait peint à l'huile de la reine mère, qu'il avait brisé dans les tavernes son serment de prude chevalier, qu'il avait piétiné dédaigneusement les champs de blé des paysans, qu'il avait rompu, en trichant, la confiance d'un autre roi de ses amis, et qu'il avait volé et vendu les bijoux de la couronne pour aller jouer et perdre au jeu cet argent mal acquit.

En apprenant tout cela, bien tardivement malheureusement, parce que son entourage essayait toujours de lui cacher en vain la vérité, le roi comprit qu'il était grand temps qu'il fit quelque chose. Le roi convoqua immédiatement son jeune fils pour le sermonner et l'enjoindre instamment de changer d'attitude. Mais le jeune fils répondit au vieux père:

- Ne suis-je pas un prince puisque je suis le fils du roi ?
- Ne suis-je pas l'héritier du trône et promis à régner sur ce royaume ?

- Ne suis-je pas la même chair que le maître de ces lieux, et ne puis-je pas faire moi aussi comme bon me semble, si je veux ?

Alors, le vieux roi compris, bien tardivement, que son fils était, bien malheureusement, déjà bien grand, et que, bien qu'il fût un grand roi, lui même, ne pouvait plus faire grand chose: son fils avait mis en pièces le respect qu'il devait à son père, comme il saccageait tous les jours le respect que chacun doit à la terre; et la rumeur prétendait sournoisement, insidieusement, que le fils, également, était un père: un faux père bien entendu, mais n'y avait-il pas quelque part de vrais enfants, meurtris, isolés et perdus dans quelques pauvres chaumières égarées ?

Le vieux roi pensa que les dommages étaient si nombreux et si éparpillés qu'il fallait s'attendre sans aucun doute à en voir d'autres incessamment surgir de leur cachette... Le roi en conclut qu'il en allait maintenant de la survie de son royaume, et que la ruine menaçait son propre trône... Ainsi, décida t-il de rassembler tous les gens importants, tous les gens concernés, les nombreux offensés en même temps que les quelques profiteurs, et d'organiser un grand banquet solennel, afin que tous sans exception puissent s'exprimer, devant le père et le fils, et peut-être aussi devant le Saint Esprit... Ainsi finalement, espérait-il trouver une solution satisfaisante autant qu'un remède efficace pour contenir la fâcheuse maladie du fils du roi...

Pour préparer la fête, le vieux roi consulta son grand chambellan, qui transmit aux ministres, lesquels informèrent leurs secrétaires, qui s'abandonnèrent à l'avis incontournable de l'intendant qui s'occupait de tout au château.

L'intendant commanda un festin mémorable aux cuisiniers, des costumes inédits aux tapissiers, des musiques originales aux ménestrels, et du bois bien sec aux bucherons pour chauffer la grande salle de bal où se déroulerait le prestigieux conciliabule.

Les cuisiniers et les tapissiers commandèrent aux paysans, les uns, la nourriture et le vin pour mijoter les ragoûts et les rôtis, et les autres, les cotons et les soieries pour broder les plastrons et les dentelles. Tandis que les bucherons affutaient le fil de leur haches dans les bosquets pour tailler les troncs et les rondins, les troubadours répétaient nonchalamment en coulisse les danses et les refrains qu'ils joueraient devant l'officiel assemblée.

C'est ainsi que tout le royaume s'occupât à préparer l'orgie royale et séculaire.

Un beau jour, le berger des montagnes vit au loin quelqu'un s'approcher: c'était sa sœur, la laitière, qui venait quérir les moutons, les brebis et les vaches dont elle avait besoin pour le repas de la fête du fils du roi. Elle lui dit aussi qu'il pouvait venir, s'il le souhait, que tout le monde était invité. Le berger confia à sa sœur ce qu'exigeait une somptueuse fête royale, et la remercia pour l'invitation, mais il fallait bien que quelqu'un se dévouasse pour garder le troupeau, et lui préférait sa gentille routine aux frasques de la haute société. La sœur s'en alla donc sans attendre et sans hâte, guidant

guillerette vers la vallée, les quelques moutons, brebis et vaches que son frère avait consenti à lui donner, et qu'il avait choisit parmi les meilleures bêtes de son si cher troupeau. Ils espéraient ainsi tout deux satisfaire les appétits voraces des féroces convives de la fête du fils du roi.

En chemin, la sœur du berger, la laitière, dût traverser un petit ruisseau avant d'arriver à bon port au village. Là, elle rencontra un bandit qui lui fit bien des compliments sur son cheptel et sa robe de bourgeoise. Prestement, l'intriguant la porta de l'autre côté sans qu'elle ne soit mouillée. Le brigand ensuite lui proposa contre ce pauvre mouton tout gris qui restait à la traine, le fringant faisan et le gros lièvre qu'il avait juste braconné la veille. Le fripon lui assura qu'elle y gagnai à coup sûr, et que le fils du roi serait grandement réjoui de se régaler de si bons gibiers. Comme la laitière état un peu naïve, qu'elle avait peur et qu'elle ne voulait se mettre plus en retard, elle accepta le marché et échangea l'un de ses moutons blanc contre ce faisan et ce lièvre. Chacun repartit de son côté, se demandant si une bête vivante en valait deux mortes.

En rentrant au village, tout le monde admira la belle laitière avec un si beau troupeau qui la suivait derrière, et elle reçut les chaleureuses félicitations de la charcutière qui poivrait ses petits pâtés, de la fromagère qui retournait ses crottins salés, de la bouchère qui ficelait le gras de ses boudins, de la boulangère qui pétrissait ses grosses miches, de la pâtissière qui tournait ses appareils sucrés et de l'épicière qui recomptait ses centimes de bénéfices. Elle reçut également les sourires de connivences des cuisiniers qui aiguisaient leur grand couteaux d'acier forgés, mais elle ne vit rien dans le regard insondable de l'intendant du château qui savait tout ce qui se passait, et sur tous, tout les petits et les lourds secrets. Personne, ne disait mot du faisan, du lièvre, ni du mouton, comme s'ils n'existaient pas, comme s'ils n'existaient plus.

Alors arriva le jour de la fête. Tous les gens du village étaient venus se présenter au château pour voir le roi juger le fils du roi, pour manger, boire et rigoler, et pour écouter les autres s'exprimer sur les mauvaises actions, les mauvaises paroles et les mauvaises pensées du fils du roi, le grand prétendant. Qui serait tenu responsable d'une si mauvaise et déplorable éducation ? Le roi ferait-il preuve d'équité en étant lui même juge, défenseur et accusé à la fois ?

La sagesse populaire ne faisait-elle pas chanter les simples paysans :

« Surveiller la Terre aux quatre saisons  
Regarder vos graines et votre maison  
Pousser dans vos cœur de belles chansons  
Les fruits les meilleurs sont ceux qui sont bons »

Il y avait foule ce soir là dans la grande salle de bal du château, toutes les places assises étaient prises et réservées par les notables du village, et derrière les gardes inflexibles et les portes grandes ouvertes se tenait debout la populace qui criait sa joie d'être de la fête. Les gens mangeaient, buvaient, rigolaient, petits et grands, et tout le

monde parlait, chantait et gesticulait dans tous les sens. C'était vraiment une très belle fête, mais ce soir là ni le roi, ni le fils du roi ne se présentèrent: le vieux avait eu grande honte de voir que le jeune avait fui au delà des montagnes. Et ce soir là les gens rirent à grands éclats, et le Saint Esprit se montra lui de bonne heure et de bonne humeur.

Ce soir là, le roi fit commander son souper dans sa chambre, et il se fit servir un faisan en gelée, et du lapin en daube, il mangea seul ce soir là, et empoisonné par le gibier malfamé, il mourut seul dans son lit ce soir là.